

rapace de tortue, écho aux formes du *Cretto* ou aux expériences de Chladni. Avec son très drôle *Anti-Emmental (Souvenir de Pech-Merle trouvé dans un fromage)*, qui consiste en des moulages en plâtre de bulles d'emmental, Zarka invite le visiteur à ouvrir les yeux, et à poursuivre cet échange commencé à deux. Comme l'explique Caillois, « les propriétaires du trésor, flibustiers dispersés, sectes persécutées ou monarques détrônés, paraissent avoir eu pour seule préoccupation de fournir des indices permettant à autrui de s'en emparer ». À bon entendre...

Anaël Pigeat

(1) En Sicile, Burri a recouvert de ciment un quartier d'un village abandonné, détruit par un tremblement de terre. De grandes tranchées ont été tracées, suivant la forme des rues de l'ancienne ville.
(2) Cette citation est extraite d'une collection de spams offerts à l'artiste par le critique Yoan Gourmel. La police de caractères choisie est celle qu'emploie Lawrence Weiner dans ses œuvres.

Paris

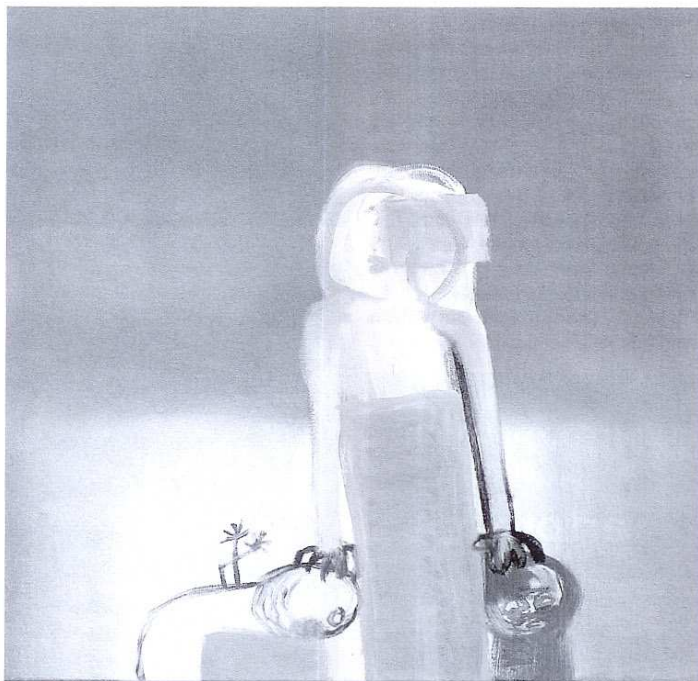
Miriam Cahn

Galerie Jocelyn Wolff
15 janvier - 7 mars 2009

Telle une puissante spirale qui enlace l'espace de la galerie Wolff, l'exposition de Miriam Cahn rassemble une cinquantaine d'œuvres réalisées entre 1979 et 2009. Le point de départ de cette combustion de

couleurs et d'impacts est *le Cerveau de ma mère*, tableau abstrait éclatant, à partir duquel elle a organisé dessins et peintures, sans chronologie, mais par ensembles thématiques et chromatiques. Il en résulte un accrochage dense, joyeusement affranchi des règles et des propositions attendues, qui nous fait entrer de plain-pied dans l'univers fascinant élaboré par l'artiste bâloise depuis trente ans. Dans les années 1970, quand le rejet de la peinture est l'un des leitmotivs des nouveaux mouvements artistiques, Miriam Cahn affirme l'autonomie du dessin à l'égard de la peinture et l'équivalence entre ces deux médiums : quels que soient la technique ou le format de l'œuvre, un temps identique de réalisation lui est alloué (quelques heures seulement). En plaçant au cœur de son travail un mode opératoire systématisé (un *process*) et une dimension performative (implication physique et temps limité), elle invente un mode d'accès à l'œuvre, direct et rapide, dont témoigne la quantité impressionnante de dessins et de peintures réalisés.

Miriam Cahn a commencé à dessiner, accroupie au sol, dans la poussière du fusain et de la craie avec lesquels elle couvrait de fines feuilles de papier, dont certaines, immenses, la contraignaient à utiliser la rue comme atelier. Puis, vingt ans plus tard, dans les années 1990, ne pouvant plus rester clouée au sol, elle a poursuivi, debout, ses dessins dans de plus petits formats et s'est mise à peindre à l'huile, avec de la



Miriam Cahn. « Zensur ». 2008. Huile sur toile. 88 x 100 cm. (Ph. F. Doury)



Miriam Cahn. « FLUCHTGEFAHR grisaille ». Vue de l'exposition. (Ph. F. Doury)

couleur. Si elle a pour ambition, comme artiste et en tant que femme, de réinventer une histoire de l'art principalement écrite par des hommes, l'exposition révèle que ce projet pictural puise ses sujets dans le monde d'aujourd'hui. C'est notamment la guerre, omniprésente dans son œuvre depuis les conflits du Golfe et des Balkans. Si elle en retient la technologie opératoire, évoquant les « clusters » (des bombes à fragmentations) pour décrire la rapidité d'exécution de ses œuvres et la concentration qui lui est nécessaire, elle veut avant tout montrer les régressions primitives que la guerre génère, comme les personnages esseulés de ses peintures, nomades des temps contemporains. Ce qu'elle cherche, à travers la réinterprétation permanente de la grande peinture, c'est un monde et une humanité d'avant la culture, où hommes, femmes, animaux et plantes ne sont pas encore séparés. Ainsi, les motifs, grâce à l'efficacité du *process*, passent d'une image à l'autre : un regard naît dans un profil d'oiseau et habite ensuite un visage, des êtres humains sont en transition vers un devenir féminin ou un futur végétal. Tandis que ses inscriptions rappellent les balbutiements de l'écriture de Cy Twombly, ses couleurs, dans la postérité du rayonnisme, produisent des impacts rétinien hallucinatoires, tels les bouillonnements d'une vitalité reptilienne qui transforment les cimaises de la galerie en fresques pariétales.

Marie-Cécile Burnichon

Paris

Véronique Boudier

Galerie Chez Valentin

22 novembre - 27 décembre 2008

Elle est entrée en scène en flanquant un gâteau brûlé sur un plateau d'argent. Il est immangeable, mon gâteau ? semblait-elle dire. Je sais. Et alors ? Après quelques insolences encore, qu'elle appelait « *petites prouesses* », après son passage par un squat à Montreuil, où elle a organisé quelques expositions qui ont compté, elle avait montré, chez Valentin, une de ces œuvres miraculeuses dont on se souvient longtemps : une immense photogra-

